

**Résolu par le feu**

Tout le temps à mâcher  
passe ne passe pas  
la couleur mange  
les astres  
monstres risibles  
et les roses la tête dans l'orange  
du couchant  
passe comestible  
comme  
le vert de la sauge  
passe l'acier de la rue bleue  
le nuage amer de l'armoise  
grande et royale  
plante de feu ou de rêve  
d'intense vision  
la larme douce couleur tremblée  
manger aussi l'armoise  
ou la boire  
car je ne craindrai plus ni l'eau ni le feu  
dit-on  
vision verrai  
rudérale  
les flaches sont gris ardoise gris tant  
couleur de temps  
comblées de feuilles de tilleul

Tout un jardin au travers  
d'une eau tremblée  
des notes floues  
flouves et autres  
herbes donnent  
la couleur dominante  
Anthoxanthum odoratum  
jaunes dans les roses  
dernières  
tachées  
détachées

Matin navrant  
lame embuée  
dans la gorge des roses  
nouées

Toute une  
profonde encore  
voix dans les  
branches bleues liquides  
en contre-plongée  
pluie d'ailes jaunes et de socs  
pluie de terre rose  
et dans les veines lointaines dendritiques  
et jugulaires circule haut débit pourtant une  
petite voix  
longtemps avilie ténue  
tenace au désastre  
et monte  
tenue au désir

Sinon la pluie éteint ce feu reste  
la cendre malléable  
et loin au cœur braise  
collée au paysage  
immense ou bien le vent disperse  
ce qui redevient terre  
et boit et boit dans la soif  
moelle froide de nos os

Le feu sculpte encore ce matin  
l'air bosselé  
une gomme d'un blanc de lait irisé  
comme sel  
et piquant  
qui finit par prendre la  
forme des poumons

Dernier feu  
sous la pluie  
j'ai respiré des nuages  
l'air s'est fait sentir  
tout l'âtre aveuglant  
au vu des vaches celles  
d'en face interdites

Les tiges penchent  
les asters noircissent  
nuit avant la nuit tire les couleurs sous  
le noir est toutes couleurs une couverture visqueuse  
étales seules  
la sauge la sclarée  
chair argentée  
et l'absinthe grande  
éclaire  
amère plante de feu  
la percent encore

Ne me lâche pas  
cette voix  
survit  
traverse vient au devant du désastre  
te tient avec les choses dans les choses  
au plus près de la robe les mains giratoires  
voyantes  
vives avec les herbes fermentées les roses  
blettes asters monstres comme  
grande roue  
une foire tonitruue l'automne  
déjà  
dedans  
bat son plein

Si je m'assois sur le versant froid  
d'une pierre  
à regarder un arbre  
creuser les mains vides qui sont dans les gants outils  
terreuses ongles noircis nervures sont tendons saillants que je connais  
je lève une pierre parlante sous l'arbre une forme de quoi est-elle  
la forme

les mains ligneuses à l'extrémité de bras vigoureux  
elles ont leur propre langage  
connaissent les couleurs au toucher  
la matière de paysage  
texture de la lumière  
ainsi que celle des ombres et de la nuit  
ainsi que celle

venue insaisissable avec la pierre  
une forme un désir de forme  
monte dans la pierre et dans les mains  
conjointement soupèse et rappelle  
objet et mémoire un poids  
résonne cherche le son d'une figure lucide  
dedans lève des métamorphoses consenties

Noir source  
des mains  
reliefs et arêtes  
tendons  
accentués nos têtes  
heureuses invalides

Des vents  
et  
la pluie dans les cheveux  
vision ravalée  
dans le frisson  
pensée figée net au seuil  
de la sensation aucun son  
ne sort plus non plus  
il pleut simplement jusque dans la bouche

Les voix tremblent avec le vent  
la bâche sur le bois  
reflète tous les bleus  
la haie trempée rugit elle seule  
et plus massive  
la nuit en sort  
furtive  
avec tous les oiseaux  
l'œil émoussé ne la perce plus  
le paysage est soudain tout jauni

D'un rêve éveillée  
hors de ma robe  
mue  
c'est une flanelle pour novembre  
noir corneille  
liserée de cendre  
une dépouille  
un exutoire une aile  
pour l'urgence  
elle étrangère  
sur le champ qui lévite

Longeant la rive  
tu parles folle  
la langue du geste  
un théâtre à l'envi  
elle chante sur le champ  
où tu vis tu titubes ou  
appelle cela danser  
assertive ou tue  
ivre remue  
et entre  
dérive rien

Vent qui retourne les pierres  
qui retournent le vent qui rend visible  
le qui-vive  
la face à vif la vie d'affût  
le vent aiguisse la haie

lame si je vais au jardin c'est pour sentir  
dans les plis de l'air  
l'air même qui emplit mon air ouvrir  
les dessous de l'œil solaire  
les rais pénétrer l'impénétrable

J'ai taillé les sauges  
spirales orageuses couleurs bataille  
dans l'herbe constrictive  
sauges torses à l'image du temps  
les tenailles très hautes gris de Payne  
un miroir de plus  
ses feuilles noir de Mars au revers